Richard WRIGLEY, *The politics of Appearances. Representations of Dress in Revolutionary France*, Oxford-New-York, Berg, 2002, 378 p.

Annie Duprat

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/5683>

DOI : 10.4000/ahrf.5683

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2003

Pagination : 211-213

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Annie Duprat, « Richard WRIGLEY, *The politics of Appearances. Representations of Dress in Revolutionary France*, Oxford-New-York, Berg, 2002, 378 p. », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 332 | avril-juin 2003, mis en ligne le 22 avril 2008, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/5683> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.5683>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Richard WRIGLEY, *The politics of Appearances. Representations of Dress in Revolutionary France*, Oxford-New-York, Berg, 2002, 378 p.

Annie Duprat

- 1 Richard Wrigley, nous donne ici une étude dont le titre, trop proche de celui de Daniel Roche, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement, XVI^e-XVIII^e siècles* (Paris, Fayard, 1987), ne rend pas bien compte de la richesse et de la complexité du propos. En effet, l'auteur, tout en réservant une part prépondérante à l'étude de l'histoire du costume révolutionnaire, dépasse ce sujet en présentant successivement la question de la construction d'une sorte de « mémoire de la Révolution », forgée progressivement et de façon intrinsèquement contradictoire en fonction des sensibilités des émetteurs, non plus à partir des textes, ou du récit des événements, mais par un croisement de sources de natures très diverses. Richard Wrigley fait en quelque sorte une histoire culturelle qui réunit des considérations sur les sensibilités de l'époque, sur ses aspirations à la régénération, sur sa volonté de célébrer ses martyrs, les fameux « héros patriotiques » mais aussi de distinguer les simples citoyens méritants. Grâce à une soigneuse mise en relation de différents langages, celui de la parole d'assemblée avec celui de la rue ou des feuilles de presse, celui des textes normatifs concernant en particulier les avatars du port du bonnet de la liberté (voir le chapitre 5) et les témoignages des mémorialistes ou les évidences de la représentation figurée, ces deux dernières sources étant traitées avec la prudence qui convient, le livre de Richard Wrigley nous montre que l'histoire de la Révolution n'est pas encore totalement écrite, ou, du moins, que de nombreuses questions restent à revisiter, en particulier dans le domaine de l'histoire des pratiques et des habitudes culturelles.
- 2 Après avoir, dans une brève introduction, exposé clairement sa méthode de travail qui consiste en un croisement de sources de statut très divers (presse, débats parlementaires, délibérations des clubs, du Comité de salut public ou de la Commune de

Paris, rapports de police, correspondances et Mémoires des contemporains, l'auteur s'attache à étudier précisément six aspects de ce qu'il nomme « la politique des apparences » : le culte des martyrs et le souvenir de la Révolution (chap. 1, « Revolutionary Relics »), les nouvelles formes, façon de signifier l'identité des représentants de l'autorité (chap. 2, « Representing authority : new forms of official identity »), les cocardes et leur utilisation (chap. 3, « Cockades : badge culture and its discontents »), le bonnet de la liberté (chap. 4, « Liberty caps : from roman emblem to radical headgear »), comment identifier un groupe à travers ses vêtements et ses habitudes, le cas des sans-culottes (chap. 5), pour conclure avec un chapitre plus problématique sur les identités déguisées, la surveillance et la difficile intelligibilité des apparences (chap. 6). Bon connaisseur de l'iconographie, l'auteur fait une brève conclusion, en forme de pied de nez aux rhétoriciens du fait révolutionnaire, dans laquelle il examine successivement les différentes planches extraites des *Caricatures politiques* de Beauvert (1797) qui, par une astucieuse déclinaison des costumes, des chapeaux, des bannières et des cocardes, identifie pour mieux les stigmatiser les « exclusifs », autrement dit les patriotes intransigeants dont la devise est toujours « la liberté ou la mort » tandis que le drapeau de « l'enrichi », par exemple, proclame « abondance de biens ne nuit pas ». La démonstration de l'auteur est convaincante : après cinq années d'une révolution très politique, mais dont les ambitions culturelles et idéologiques ont été souvent traduites dans le costume, l'heure semble venue de rebattre les cartes, de recomposer la société et de viser à l'enrichissement personnel, comme le montre le succès au théâtre des *Modernes enrichis* de Jean-Baptiste Pujoux ou de *Madame Angot ou la poissarde parvenue*.

- 3 Débordant le cadre de la période révolutionnaire *stricto sensu*, le premier chapitre rend hommage au travail de Maurice Leloir, auteur d'une *Histoire du costume de l'Antiquité à 1914*, et surtout fondateur, en 1907, d'une « Société de l'Histoire du Costume », dont le projet initial était non seulement de conserver tous les costumes (à l'exception des habits militaires) mais aussi de collationner toutes les notices érudites sur les modes et les pratiques vestimentaires. Parmi les membres fondateurs de cette société, on rencontre également le célèbre Lenôtre, vulgarisateur infatigable de l'histoire révolutionnaire. Grâce à l'activité de ces passionnés, chineurs et historiens, de nombreuses traces des guillotinés, par exemple, dont les vêtements avaient été déposés à l'Hôtel-Dieu, qui a pris le nom d'Hôtel de l'Humanité, ont pu être retrouvées, et conservées. Le culte des reliques concerne le sang de Marat sur son journal, les cheveux de Robespierre (conservés à présent dans une sorte de reliquaire au Musée Carnavalet à Paris), mais aussi les vêtements ayant appartenu à la famille royale, en particulier le fameux soulier que Marie-Antoinette aurait porté lors de son exécution, actuellement conservé au Musée des Beaux-Arts de Caen. La passion de la conservation de témoignages aussi intimes que sont les vêtements et les objets usuels de la vie quotidienne conduit Napoléon III à créer en 1852, à l'intérieur du Musée du Louvre, un Musée des souverains, dont l'histoire et les objectifs sont brièvement rappelés par Richard Wrigley qui nous en montre l'intérêt quasiment « ethnographique », à côté de l'attendrissement provoqué par la sensiblerie et la petite histoire.
- 4 Le 15 octobre 1789, il a été décidé de supprimer les différents costumes portés par les députés de la Constituante (qui étaient encore ceux des États généraux) ; mais les discussions s'enlisent car on ne sait tout d'abord pas par quoi remplacer en particulier les costumes des députés membres du clergé, jusqu'à ce que la dissolution des ordres religieux (le 14 septembre 1790) résolve la question. Parmi de nombreux autres

exemples, Richard Wrigley nous explique également combien il a été difficile de se décider pour créer des médailles distinctives pour les vainqueurs de la Bastille, dans la mesure où le Nouveau Régime récusait tous les signes honorifiques et autres distinctions qui rappelaient trop l'Ancien Régime. En effet, l'un des grands intérêts de ce livre réside dans le fait qu'il attire notre attention sur des faits, parfois minimes en apparence, mais qui ont tenu une part importante dans les débats du moment. L'affaire de la destruction de la Bastille, de la conservation de sa mémoire, ainsi que de la dispersion de ses pierres comme autant de morceaux de la vraie croix du Christ, et la correspondance échangée entre Gorsas et le patriote Palloy, déjà bien étudiés par Hans-Jürgen Lusebrink et Rolf Reichardt, prend ici toute son importance. De la même manière, on peut lire au chapitre consacré aux cocardes, une reprise du débat sur l'origine des trois couleurs et le rôle de la reconstruction de l'histoire de la cocarde faite par Desmoulins lui-même, en 1793, tandis que le journal de Prudhomme, les *Révolutions de Paris*, ne mentionne même pas le nom de Camille ! Mais, si pour cette dernière publication, la cocarde était verte au Palais-Royal, le 12 juillet 1789, elle est assurément tricolore, en hommage aux couleurs de la Ville de Paris, lorsque Bailly l'offre au roi le 17 juillet. L'auteur n'évoque nulle part l'hypothèse développée par Michel Pastoureau d'une influence des couleurs des partisans de la liberté américaine sur le tricolore français. Sur le bonnet de la liberté, le chapitre qui lui est consacré dans le présent ouvrage reprend pour l'essentiel un article publié en 1997 dans la revue *French History* (vol. 11, n° 2, pp. 131-169).

- 5 On pourrait continuer à feuilleter longuement encore cet ouvrage qui fourmille d'informations précises, d'autant plus intéressantes et précieuses qu'elles sont toujours référencées et que les notes scientifiques, comme la bibliographie, sont de très bonne qualité scientifique. Mais il convient aussi de noter, la précision des légendes des documents iconographiques (lettre, auteur, dimensions, source). Ouvrage érudit, construit de façon claire et très démonstrative, le livre de Richard Wrigley apportera beaucoup à tous les spécialistes d'histoire culturelle de la Révolution française.